

L'IMAGINAIRE DE L'ÎLE, UNE CONSTANTE ANTHROPOLOGIQUE

ANA MARIA DE ALBUQUERQUE BINET

Université Michel de Montaigne-Bordeaux3 (France)

Image de la perfection, le cercle, qui constitue un des éléments définissant ce que l'on pourrait nommer « l'imaginaire de l'île », dessine ce microcosme et abrite les fantasmes dont nous le peuplons. Pour parvenir à ce lieu de l'ordre, il est nécessaire de traverser le chaos des eaux, miroir de celui de notre inconscient. Pour le créateur, le texte peut aussi prendre la forme symbolique de l'île, un espace clos structuré et délimité par la langue, qui cache un labyrinthe, celui formé par les méandres empruntés par l'imagination créatrice.

Nous dirions en effet avec Eric Fougère, que « fait partie de l'îlité tout ce qui, à un degré ou à un autre, peut être perçu comme insulaire par la conscience »¹(Fougère, 1995 : 176). C'est de l'essence même de l'île qu'il est ici question, d'une idée de l'île en tant qu'archétype, d'une construction mentale (« le signifiant de l'insularité et le signifié de l'îlité »)²(Fougère, 1995 :178). Cette notion d'îlité dépasse celle, spatiale, d'insularité, intériorisant, en quelque sorte, la métaphore géographique.

La forme de l'île, qui, comme nous l'avons dit, se confond, dans notre imaginaire, avec le cercle, devient un espace où nous projetons du sens, ou des sens, comme celui d'asile protecteur, de lieu de solitude, d'abri à taille humaine, face à l'immensité de l'océan. Après l'uniformité qui caractérise celui-ci, la diversité du paysage de l'île permet de retrouver des repères familiers, que nous imaginons placés en amphithéâtre, se dépliant de l'orée de sable blond qui accueille le

voyageur, à la montagne qui ferme l'horizon, en passant par les bosquets d'arbres exotiques, forcément exotiques.

A l'intérieur de cet espace clos, le temps lui-même est perçu, dans les récits mettant en scène l'île, comme étant circulaire : un temps mythique, inévitablement prisonnier du désir de quitter le refuge pour traverser l'espace maritime, ce non-lieu libérateur et menaçant à la fois.

Cet imaginaire de l'île dont il est question ici est nourri, depuis des siècles, par la fascination exercée par les descriptions, datant de la haute Antiquité, des Îles Fortunées, ces lieux mythiques, hors du temps et de l'espace, où l'homme était supposé pouvoir vivre à l'égal des dieux. De nombreux textes littéraires anciens les citent, les plus connus parmi eux, dans la tradition gréco-latine, étant l'*Odyssee* d'Homère, *Les Travaux et les Jours*, d'Hésiode, les *Histoires*, d'Hérodote ou bien la *Géographie*, de Strabon. Ces îles, marquées par la douceur de vivre, sont naturellement productives, sans que l'homme ne soit obligé de verser sa sueur pour les cultiver. A tous points de vue, nous sommes devant une vision d'un Paradis sur terre, d'un lieu, ouvert sur la mer, mais fermé au commun des mortels, qui va inspirer la création littéraire, notamment dans la mise en scène d'utopies. Au XVIII^e siècle, Bailly n'écrit-il pas à ce propos son étonnement face à cet engouement pour l'île en ces termes : « Ne trouvez-vous pas, Monsieur, quelque chose de singulier dans cet amour des anciens pour les îles, Tout ce qu'il y a de sacré, de grand et d'antique s'y est passé : pourquoi les habitants du continent ont-ils donné cet avantage aux îles sur le continent même ? »³(Bailly, 1779 : 390). Il est probable que l'isolement protège d'une nécessaire, car plus immédiate, confrontation avec le réel...

Monde clos et ouvert à la fois, l'île excite donc notre imagination, la peuplant de fantômes heureux ou angoissants. Élément solide au milieu des plaines aquatiques, l'île devait nécessairement occuper une place à part dans une géographie, à la fois physique et imaginaire, qui s'est toujours reflétée dans le champ de la création littéraire et artistique. Ceci explique sa présence constante dans le paysage culturel, tant en Occident comme en Orient, ainsi que son accession à une dimension mythique. Qu'un ensemble de mythes, comme ceux rattachés aux îles, aient traversé le temps et l'espace d'une façon aussi féconde, prouve en tout cas qu'ils doivent correspondre à des éléments très profondément enfouis dans notre inconscient. Ils soulignent et rendent apparent le lien entre une forme de pensée archaïque, ou du moins primitive, et celle de l'homme moderne. Il nous semble donc important d'étudier un certain nombre de symboles en

³ BAILLY, *Lettres sur l'Atlantide de Platon et sur l'Ancienne Histoire de l'Asie. Pour servir de suite aux lettres sur l'origine des Sciences, adressées à M. de Voltaire. Par M...., A Londres, Chez M.Elmesly. Et à Paris, Chez les frères Debure, Quai des Augustins, 1779, 23^e lettre, p. 390* (Cité par Jean-Pierre SANCHEZ, « Antilia, ou l'Île des Sept-Cités », in Françoise MASSA (org.), *Les Îles Atlantiques : Réalités et Imaginaire*, Université de Rennes 2, 2001, p. 17).

action à l'intérieur de ces structures mythiques et de tenter de trouver une certaine cohérence entre eux. Le cercle est un des premiers qui s'impose à nous : il représente ce monde clos, limité, qui est celui de l'île, face à un autre, illimité, inconnu, redoutable, peuplé, comme l'atteste une abondante littérature, de monstres terrifiants. Ce monde que l'on ne peut délimiter, circonscrire, représenter, bien entendu, une menace constante pour le monde « insulaire », limité, maîtrisé. Se couper de cette image archétypale de l'île reviendrait à sombrer, toujours symboliquement, dans un monde dominé par le chaos- ce serait replonger dans un élément liquide inorganisé, semblable à celui précédant, dans notre imaginaire, la structuration du vivant. C'est bien pour cela que l'île apparaît comme un *centre*, un véritable lieu sacré, une composante essentielle d'une géographie mythique, non soumise aux contraintes de l'espace physique. L'île reste donc ce lieu de rencontre du rêve et de la réalité, une source d'inspiration.

L'île merveilleuse reste inaccessible, cette Ile Enchantée n'existant que dans l'imaginaire des poètes et y trouvant sa seule vérité. Nul besoin donc de la situer, de la décrire : « l'évoquer, c'est la convoquer. »⁴(Fougère, 1995 : 178).

Elle peut également abriter le rêve d'une société idéale, devenant le lieu d'une utopie. Nous nous trouvons en face d'un effort désespéré et dérisoire pour transformer la réalité par le rêve, celui d'un retour à la source même de l'utopie, *la nova insula Utopia (1516)* de Thomas More, non-lieu (*U-Topos*) par excellence qui est, en même temps, un *En-Topos*, un lieu idéal, une cité idéale.

Il est vrai que, comme l'a dit Karl Jaspers, « tout être semble en soi rond » et que Gaston Bachelard s'est montré encore plus lapidaire en affirmant que « l'être est rond »⁵(Bachelard, 1998 : 210).

Cependant, ce microcosme n'est pas totalement fermé sur lui-même, mais se projette en-dehors de son cercle constitutif, dans un élan vers un au-delà : espace ontologiquement fermé, l'île est origine, matrice, mais évoque plus difficilement un devenir. Prisonnière de ses limites naturelles, elle appelle en effet à un élan continu vers la fin de la clôture, de la solitude. Ainsi, le récit fictionnel qui s'en inspire peut-il devenir un port, riche de mondes et formes possibles, ouvrant vers des voyages immobiles. En effet, « l'iléité, définie comme système où le signe remplace la chose, reconditionne une géographie métaphorique »⁶(Fougère, 1995 : 228). Le discours remplace ainsi l'espace, devient un autre espace, rêvé, essentiellement symbolique, issu de cette matrice. Le milieu environnant, celui du chaos aquatique, représente le péril, que l'on

craint de franchir. L'imagination se doit donc de suppléer à cet enfermement, créant les espaces d'une liberté conquise par la parole : « L'espace-monde insulaire est fondamentalement multiple, parce qu'il est foncièrement fermé »⁷ (Fougère, 1995 : 230).

Poste frontière entre réalité et mythe, à l'île est associée l'idée de voyage, de déplacement vers une autre rive qui prend tout son sens lorsqu'il devient récit, lorsque la transfiguration devient discours, voyage sur la surface des mots vers un autre que soi.

Reste la solitude insulaire, miroir de celle de l'homme...

L'île interpelle ainsi notre intelligence, nous incitant à nous poser mille questions à propos de nous-mêmes et du monde qui est le nôtre. Partant d'un espace défini par sa limitation circulaire, elle nous permet d'aborder les rives libératrices d'un rêve cosmique. Les îles sont à la frontière du Mythe et de l'Histoire, du Rêve et de la Réalité- elles ont en effet nourri l'imaginaire des plus grands auteurs et, tout particulièrement, des plus grands poètes.

Dans une géographie mythique, elle figure comme le point d'intersection du Ciel, de la Terre et de l'Abîme, ou Enfer, pour utiliser une terminologie religieuse. Elle y apparaît comme le lieu où l'homme pourrait retrouver le Paradis Perdu, lieu hors de l'espace réel, point de fuite par rapport aux routes tracées par l'Histoire. Ainsi, qu'elle soit réelle ou bien imaginaire, l'île apparaît souvent entourée de voiles tissés par le rêve. Réserve ultime de l'espoir de découverte d'une perfection terrestre, elle reste le lieu d'une exception à l'échelle humaine, dont l'image fondatrice serait celle du Paradis Perdu biblique. C'est sans doute cette île qui a nourri les rêves des grands navigateurs, porteurs des espérances de toute une communauté, concernant non seulement d'éventuels succès matériels, mais aussi des découvertes d'ordre spirituel, qui confirmeraient les enseignements de l'Eglise. Nous savons par le Père Las Casas que Christophe Colomb espérait fermement trouver l'île de l'Atlantide et qu'il plaquait sur les paysages, physiques et humains, qu'il découvrait au cours de ses voyages, les images de la Bible. Ainsi, Mythe et Histoire se rencontrent, s'interpénètrent et se fondent mutuellement...

L'adjectif qui qualifie ces îles rêves est généralement assez flou et imprécis pour évoquer un espace indéfini, celui de notre imaginaire et de ses aventures : Ile inconnue, Ile enchantée, Ile fortunée...Iles abstraites, archétypales, « où l'iléité peut écarter l'insularité », elles demandent une lecture symbolique qui leur restitue tout leur sens.

Se détachant de l'élément primordial, la terre surgit, recrée grâce à la quête de nouveaux mondes, qui est aussi une quête des origines, menée par les marins lusitaniens. Le sentiment de la perte irréparable de ce monde parfait des origines a comme corollaire l'espoir que quelque chose subsiste de ce monde idéal. L'île joue alors ce rôle de lieu de tous les possibles- Jardin d'Eden ou bien écrin conservant précieusement le personnage clé d'un Portugal régénéré, le roi Sébastien. Ile- mère, elle accouchera, dans le mythe sébastianiste, de ce Portugais nouveau qui volera au secours de la presque île qu'est la Péninsule Ibérique. Les découvertes maritimes de la Renaissance y avaient d'ailleurs particulièrement ravivé l'espérance de retrouver le Paradis Perdu, au cours d'un de ces voyages qui dévoilaient des paysages tropicaux cadrant si bien avec l'imagerie traditionnelle du Paradis, véhiculée par les récits bibliques et les textes hagiographiques. En effet, les voyages d'île en île de saints comme Mernoc, Malo, ou Brandan sont longtemps restés dans la mémoire collective occidentale. Le récit des voyages de ce dernier, connu en latin sous le nom de *Navigatio Sancti Brendani* (début IX^e siècle), est un des textes les plus connus au Moyen Age et il témoigne de la croyance en une possibilité d'atteindre l'Au-delà sur une île inconnue, voilée aux regards profanes par un épais brouillard. Cette île est souvent mentionnée sous le nom d'Ile Fortunée et apparaît même sur certaines cartes comme existant réellement (le planisphère de Hereford, vers 1300, par exemple). Au temps des découvertes, cette légende persiste, mais l'île est déplacée vers des espaces océaniques encore peu explorés.

Aspiration à une forme de liberté, le voyage, réel ou imaginaire, a longtemps été lié, dans des cultures pourtant à première vue éloignées, à la recherche d'un Âge d'Or, d'un Paradis Perdu, qui permettrait de recommencer sur de nouvelles bases une autre vie, marquée par la perfection. Cet endroit édénique, où tout serait possible comme avant la Chute, se trouve fréquemment matérialisé dans une île, qui devient ainsi le centre d'une utopie. Autour de cette île, se dressent bien souvent les monstres de la Mer Ténébreuse, celle de notre inconscient, où se projettent nos peurs et nos frustrations immémoriales. Il est un fait que l'imaginaire collectif a toujours été profondément marqué, en Occident, mais aussi dans le monde musulman, par les récits bibliques de la Création et du Déluge. La Genèse parle en effet du « Grand Abîme », ces eaux infinies sur lesquelles flottait l'esprit de Dieu avant qu'Il n'ait entrepris de créer le monde.⁸(Corbin, 1988 : 11-30).

Cette Mer Ténébreuse est également celle de notre crainte de l'Autre, de celui qui nous ressemble, tout en étant différent, et qui nous apparaît comme marqué par le sceau de l'étrangeté. Pour les peuples ibériques, le continent africain a indubitablement représenté, jusqu'à l'époque

⁸ V. à ce sujet l'ouvrage d'Alain CORBIN, *Le Territoire du Vide*, Paris, Flammarion, 1988, surtout le premier chapitre portant sur « Les racines de la peur et de la répulsion » (p. 11-30).

moderne, un monde terrible et mystérieux, mais également fascinant. En effet, les pays islamisés du nord du continent préfiguraient, dès le Moyen Âge, cet Orient qui focalisait tous les rêves, lieu absolu du merveilleux.

Pendant des siècles, ceux qui vont croiser les mers en quête de nouvelles terres ou de plus grandes richesses rechercheront donc l'île des *Sept Cités*, les îles *Fortunées*, l'île de *Saint Brandan*. Le désir de se confronter au mythe reste ainsi au centre de leur quête, avoué ou dissimulé sous des objectifs plus concrets et réalistes. Du Mythe à l'Utopie, la route de l'imaginaire qui mène à l'île de tous les rêves est longue et pleine d'écueils- mais le voyageur persévère, mû par ce besoin d'espérer en un Ailleurs qui lui offre la possibilité d'accomplir ses aspirations les plus profondes et les plus vitales.

Entre les VIIIe et XVe siècles, l'Histoire a placé face à face les hommes des deux rives de cette Mer Ténébreuse, confrontant leurs deux cultures au sein d'une intimité spatiale qui les a vouées à un enrichissement mutuel, lequel n'a pas empêché les tentatives de destruction, d'un côté comme de l'autre. Cependant, même après une séparation inévitable, il sera à tout jamais impossible d'éliminer les traces que cette vie commune a laissées dans les deux camps. Il est vrai aussi que les rêves et les peurs ne diffèrent pas considérablement d'un continent à l'autre- la vision du monde physique non plus, comme le montrent les cartes médiévales dessinées par occidentaux et orientaux. Elles révèlent les mêmes fantasmes, les mêmes symboles. Il en est ainsi pour ceux qui se rattachent à l'île, seule la forme qui les habille change- l'appel de l'inconnu, avec sa charge d'espoir, se mêle à la force du mythe pour attirer les hommes des deux côtés de la mer vers ce que les cartes ont longtemps montré comme des réalités à la portée des plus intrépides.

Ces racines mythologiques de la cartographie sont en effet profondes et bien visibles dans les cartes occidentales des XIe, XIIe et XIIIe siècles, encore empreintes de la vision du monde de Ptolémée, de celle du Christianisme et de certains éléments empruntés aux Arabes. Les créatures fabuleuses les peuplent, tout comme elles peuplent les ouvrages orientaux.

A partir du XVIe siècle, une vision plus précise du monde, qui vient d'être presque complètement découvert, appelle une autre vision de l'Homme dans sa diversité, favorisant la connaissance acquise à travers une expérience passée par le filtre de la raison. Tant les cartes que les récits de voyage tendent alors à éliminer le fantastique et à intégrer les connaissances sur les contrées lointaines, souvent accompagnées d'enluminures qui traduisent l'émerveillement de l'homme occidental face à la découverte de ces mondes « exotiques ». Cependant, ces cartes révèlent aussi un effort pour faire coïncider une réalité, qui s'impose au regard, avec une cosmologie dominée par le religieux et ses représentations. L'expérience vécue s'insère ainsi dans une image du monde qui lui est préalable, ce dont témoigne la cartographie. Le territoire du

Paradis Terrestre devient plus limité, mais ne disparaît point. Les îles *Antilia*, des *Sept Cités*, *Brasil* sont toujours recherchées, ainsi que les *Îles Fortunées* (un moment identifiées aux Canaries, tout comme celles de *Saint Brandan*), ou bien les *Îles Maudites* (ou *des Diables*) et leurs fabuleuses richesses. *L'Ilha dos Amores*, irruption poétique de l'utopie dans le voyage réel, sera une interprétation, de la part de Camões, de ce mythe qui perdure.

Dans notre imaginaire, l'île reste ainsi un espace sacré, lié à un paradis primordial qui reviendra à la fin des temps. Le temps de cet imaginaire de l'île est un temps cyclique, celui du mythe, auquel les Grecs donneront forme à travers les *Îles Fortunées*, théâtre d'un éternel âge d'or, réservé aux heureux élus. Protégés des contingences propres à la condition humaine, ces hommes d'exception, presque des dieux, ne connaissent pas la plus terrible d'entre elles, la mort. Ces îles enchantées échappent cependant au regard des simples mortels, vivant dans le rêve des marins qui croient fermement les apercevoir dans le brouillard...

Ainsi, nous ne cessons de refaire ce voyage imaginaire vers un ailleurs qui nous effraie et nous fascine, en quête d'une île inconnue où nous trouverions la protection des eaux primordiales, un « refuge circulaire » (Bachelard) où nous oublierions une réalité qui nous paraît trop dure à affronter. Cette île représente l'élément féminin, maternel, objet de désir, entouré de l'élément aquatique, qui constitue la face sombre de ce désir, la peur de l'engloutissement.

Ce voyage dans les contrées du merveilleux et de l'étrange participe en même temps de l'exploration du domaine du sacré, un domaine que l'Homme ne se lasse pas de parcourir pour s'y ressourcer. Là, il boit à la fontaine du mythe, celui de l'île ou un autre, avec l'espoir que cette eau de jouvence lui redonne la force de lutter contre le temps, et son inévitable corollaire, la mort. L'île, protégée par les remparts du secret, apparaît alors comme un *axis mundi*, établissant une liaison entre notre monde et une réalité autre, comme un microcosme représentant le macrocosme.

L'île est cet endroit symbolique où l'autre côté du monde peut être appréhendé globalement par un être humain élevé au-dessus de ses limites, découvrant sa propre essence en découvrant celle du monde (« L'île est une croissance ontologique de l'être », écrit Éric Fougère dans son ouvrage sur *Les voyages et l'ancrage : 138*)⁹, elle désigne donc toujours quelque chose au-delà d'elle-même).

Fragment de l'espace, démultiplié dans le cas de l'archipel, l'île est en effet un lieu de passage, à la frontière du quotidien et du mythique. Elle implique donc le voyage, la transgression

de son espace clos permettant la découverte d'un ailleurs à travers d'épreuves qui sont autant de métaphores des dangers que la vie nous oblige à affronter.

Références bibliographiques

BACHELARD, Gaston. 1998. *La poétique de l'espace*, Paris, P.U.F., (1^è éd. : 1957)

BAILLY. 1779. *Lettres sur l'Atlantide de Platon et sur l'Ancienne Histoire de l'Asie. Pour servir de suite aux lettres sur l'origine des Sciences, adressées à M. de Voltaire. Par M...., A Londres, Chez M.Elmesly. Et à Paris, Chez les frères Debure, Quai des Augustins., 23^è lettre*

CORBIN, Alain. 1988. *Le Territoire du Vide*, Paris, Flammarion

FOUGERE, Eric. 1995. *Les voyages et l'ancrage*, Paris, L'Harmattan

SANCHEZ, Jean-Pierre.2001. « Antilia, ou l'Île des Sept-Cités », in MASSA, Françoise (org.), *Les Îles Atlantiques : Réalités et Imaginaire*, Université de Rennes 2